



209714

e

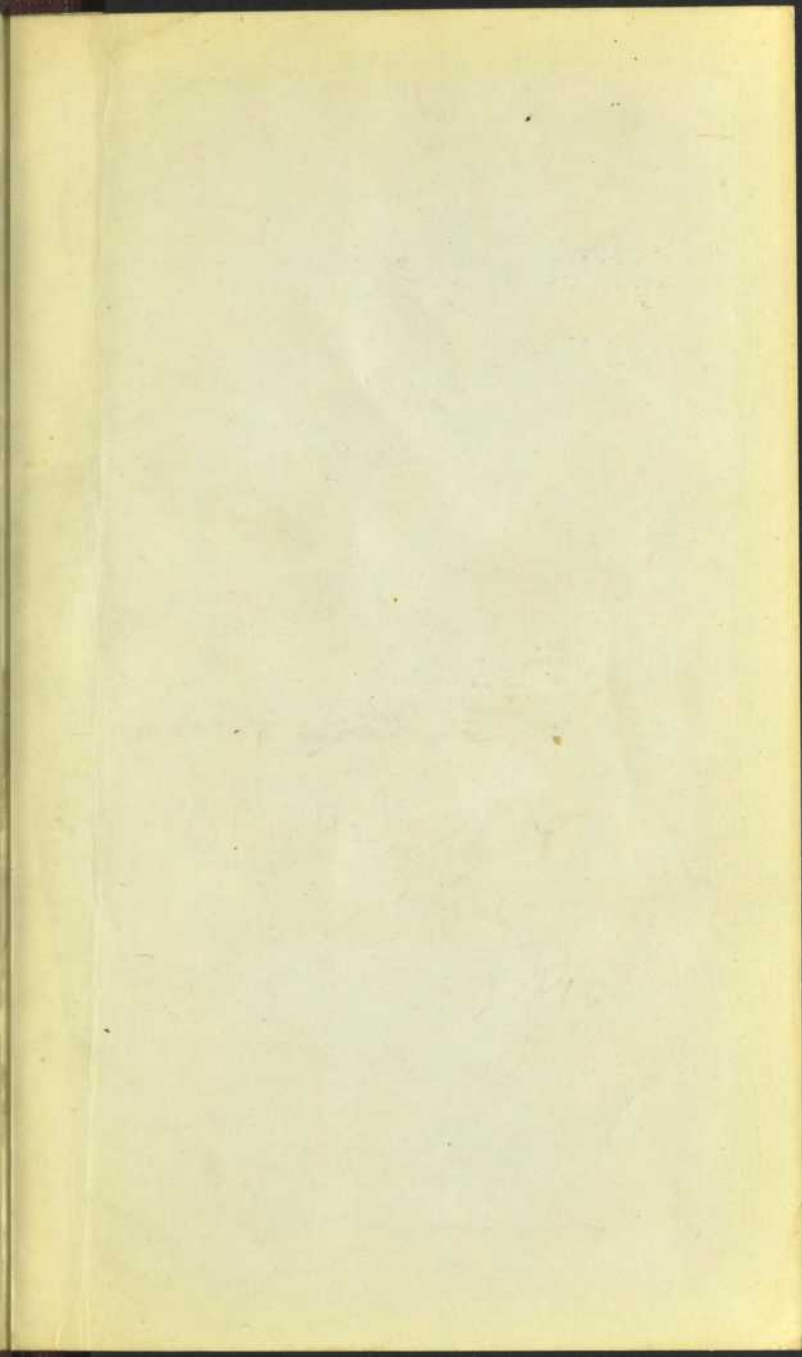
J-COLL. VOLANTE

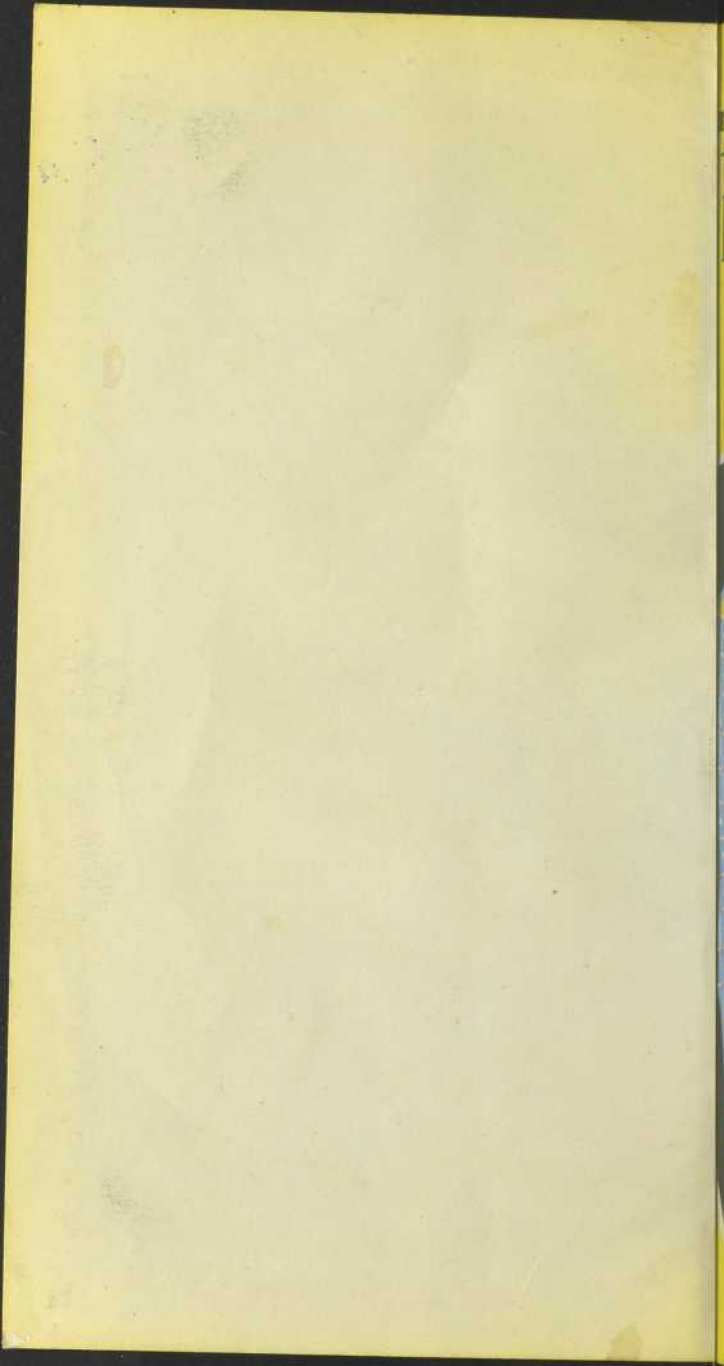
D. T.



V. 4

275685





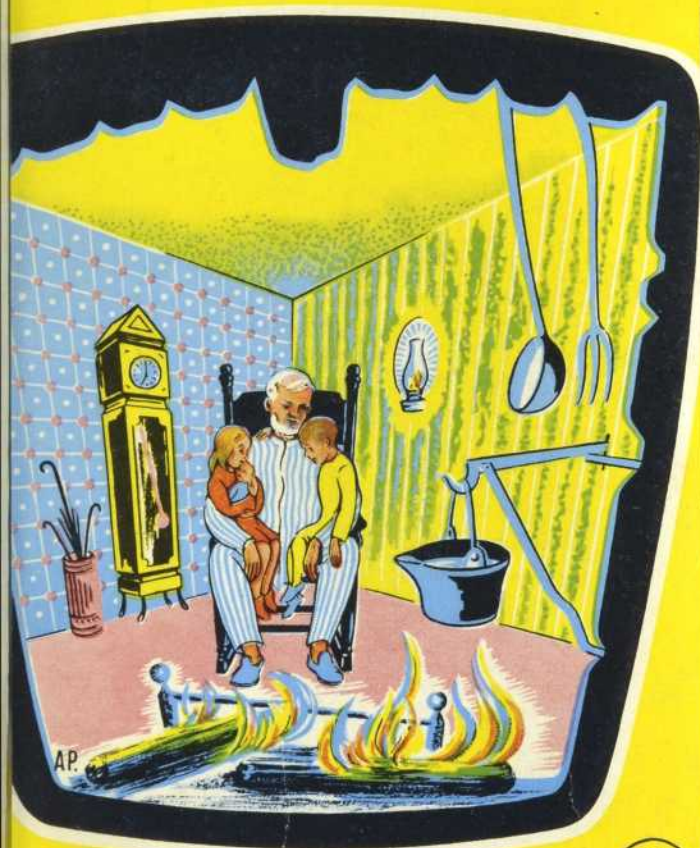
Les Contes du  
Grand-Père Sept-Heures

# EAU QUI RAJEUNIT

MARIUS BARBEAU

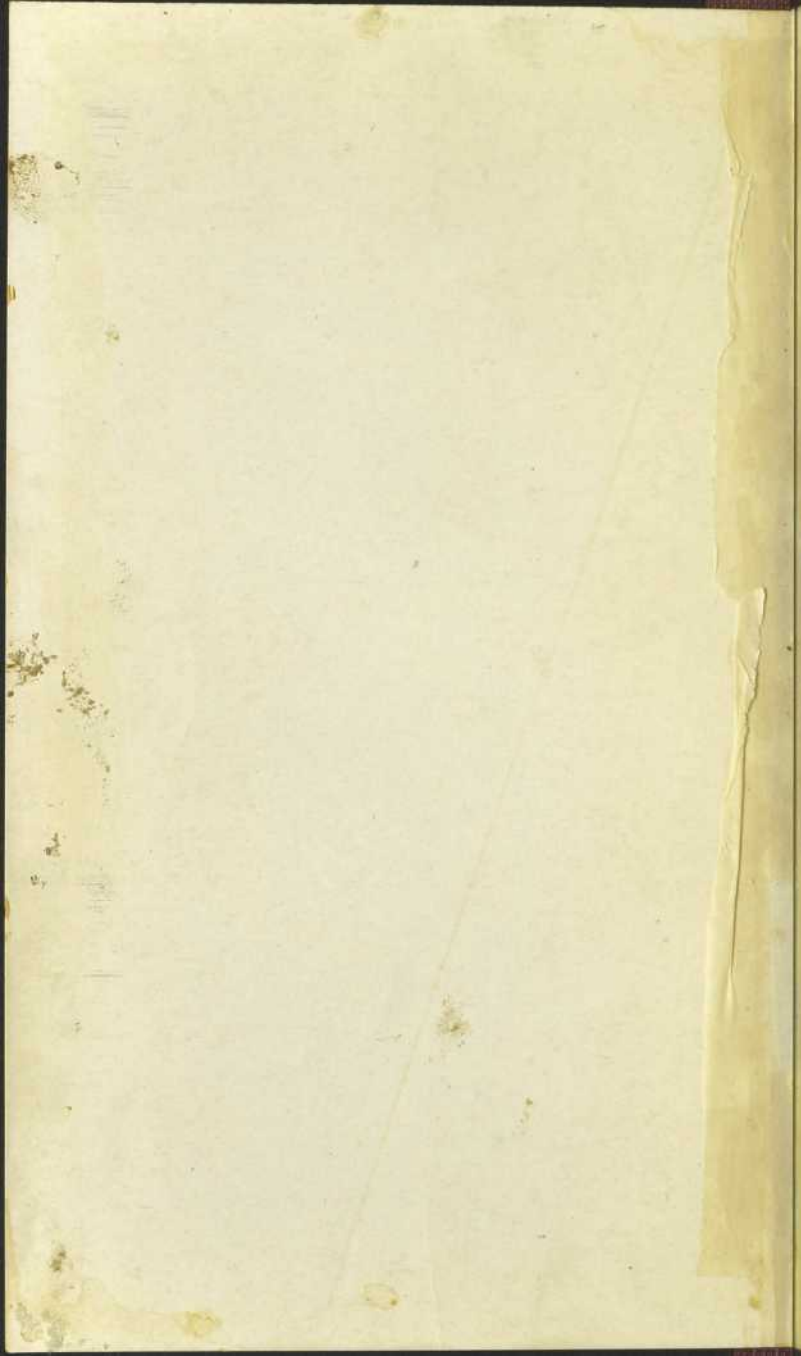
Illustrations de PHOEBE THOMSON

Dessin de la couverture par ARTHUR PRICE



CHANTECLER

4



J.VGA

L'EAU QUI RAJEUNIT

RETIRÉ DE LA COLLECTION  
DE LA  
BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE DE MONTRÉAL

BIBLIOTHÈQUE  
DE  
MONTREAL

J-CV

À CAROLINE PRICE  
*ma petite-fille*

Pz

24.1

B3 Ea

Ts

275685

BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE DE MONTREAL  
30  
MONTREAL

# L'EAU QUI RAJEUNIT

•

Une fois, il est bon de vous dire, c'est un roi et ses trois fils — Ti-Pierre, Ti-Paul et Prince-Joseph, tous navigateurs. Le roi, un bon matin, demande lequel d'entre eux est prêt à lui rendre le plus grand des services, au risque de sa vie — à aller à la fontaine des trois géants lui chercher de l'eau qui rajeunit. C'est qu'il se sentait vieillir trop vite et qu'il perdait la vue petit à petit.

Ti-Pierre, l'aîné, répond :

— Mon père, je vas y aller, moi.

— C'est bien, mon garçon. Je savais que je peux compter sur toi. Comme ça, tu vas y aller. Bonne chance !

Ti-Pierre fait son paquet et part sur un bâtiment à voile, navigue sur les grandes eaux, navigue longtemps. À la fin, il arrive à une île. C'est l'île de la fontaine dont l'eau rajeunit. Il descend dans l'île, à un petit port de mer. Là, il se met à marcher

le long d'un beau chemin gravelé, marche, marche, marche. Le chemin rapetisse, il devient une route, puis un sentier. Prend le sentier, arrive à un pâturage. Une vieille bergère y garde les moutons. En voyant ces animaux gras, la faim le prend, une vraie fringale. Il lève son fusil pour tirer sur un mouton. La vieille dit :

— Mon jeune homme, c'est le troupeau de mon roi que je garde. Je te défends bien de tuer un seul mouton. Sans l'écouter, Ti-Pierre tue une bête et s'en va la ramasser pour s'en faire un régal.

La vieille lève la main vers lui et dit :

— Tu ne m'as pas écoutée. Je te métamorphose en souche de sel. Tant pis pour toi !

Voilà Ti-Pierre changé en souche de sel, au beau milieu du pâturage où il y a d'autres souches pareilles, noircies par l'âge et battues par le mauvais temps.

Après un an et un jour, le roi attend toujours Ti-Pierre, mais se demande s'il ne lui est pas arrivé malheur. De tous ceux qui vont chercher de l'eau rajeunissante, au delà de la mer, bien peu reviennent de cette aventure dangereuse.

Ti-Paul, le deuxième fils du roi, dit à son tour :

— Mon père, je vas y aller, moi aussi.

Le vieux roi répond :

— Mon garçon, je ne te l'aurais pas demandé. Mais puisque tu t'offres, il n'y a pas de refus. Vas-y, Bonne chance !

Ti-Paul fait son paquet et part sur un bâtiment à voile. Longtemps il navigue, arrive à l'île où son frère aîné a accosté. Il descend au port de mer, prend le chemin gravelé, marche, marche, marche. Le chemin aboutit à une route, la route rapetisse en un sentier. Il suit le sentier jusqu'au pâturage où la vieille bergère garde les moutons. La faim comme une fringale le prend et il lève son fusil, pour abattre un mouton. La vieille femme lui crie :

— Mon jeune homme, ce sont les moutons du roi ! Je te défends bien d'en tuer un seul. Autrement ce sera ton malheur.

Pi pan pan ! Il tue un mouton, va pour le ramasser. La vieille femme lève la main et dit :

— Tu ne m'as pas écoutée. Tant pis pour toi ! Je te métamorphose en souche de sel.

Voilà Ti-Pierre changé en souche, à côté de celle de son frère aîné, dans le pâturage parsemé de souches noircies et battues par le temps.

Après un an et un jour, Prince-Joseph, le dernier des princes, dit au vieux roi qui attend le retour de ses fils :

— Mon père, vous voyez bien qu'ils ont eu du malheur. Je veux y aller moi aussi. Peut-être serai-je plus chanceux.

— Mon garçon, comment peux-tu me rapporter de l'eau qui rajeunit, si tes frères n'y ont pas réussi ?

— Je ne peux pas faire plus mal qu'eux autres.

Il prépare son paquet et part sur un bâtiment à voile. Il voyage longtemps, voyage, voyage. Il atterrit à la même île que ses frères. Là, il suit le chemin gravelé, passe à la route, aboutit au petit sentier. Le sentier le conduit au pâturage. À la vue des moutons, une faim vorace le prend, c'est une vraie fringale. Il lève son fusil, le bande, vise un mouton dans le troupeau. La vieille bergère lève la main et lui dit :

— Prends garde, mon jeune homme ! Si tu tues un seul de mes moutons, malheur à

toi ! Ce sont les moutons de mon roi, dans l'île.

— Bonne mère, répond Prince-Joseph, plus sage que ses frères, ce sera comme vous le dites. Je ne toucherai pas à vos bêtes. Tiens, je gagerais bien que mes frères ne vous ont pas écoutée et qu'ils ont bien payé pour leur désobéissance.

— C'est comme tu le dis. Ils ont voulu agir à leur tête. Aussi je les ai changés en souche de sel, là-bas dans le pâturage.

— Grand'mère voulez-vous me les vendre, ces souches ?

— Te les vendre ? Mais non, je vas te les donner, parce que tu es bon. De tous ceux qui sont descendus dans l'île pour quérir de l'eau qui rajeunit, tu es le seul qui m'ait écoutée.

La vieille sorcière tire de son jupon de flanelle un petit pot qui contient de l'onguent et dit à Prince-Joseph :

— Prends ce petit pot d'onguent magique. Va en frotter les deux premières souches de sel que tu verras.

Prince-Joseph remercie la vieille bergère, prend le petit pot et s'en va à la recherche

des souches. Il frotte les deux premières souches qu'il voit le long du sentier, frotte et puis frotte. Pouf ! pouf ! Deux hommes se lèvent droit debout. Ce sont ses frères. Les voilà délivrés !

Tous trois s'embarquent, font le tour de l'île à la voile, arrivent à un autre petit port de mer. Ils descendent et, au bout de la route, ils arrivent à une ville de Cristal, rien de plus beau ! Au haut de la porte d'un hôtel, c'est écrit :

— Messieurs, venez, entrez ! Il y en a pour votre bon plaisir.

Ti-Pierre et Ti-Paul entrent. Ils ne demandent pas mieux que de se divertir. Le maître leur dit :

— Amusez-vous, réjouissez-vous ! Mais on n'a rien pour rien. Si au bout d'un an et un jour, vous n'avez pas de quoi me payer, vous serez pendus à la porte de mon hôtel.

Prince-Joseph, lui, avait continué son voyage sur terre, pour aller au bout du sentier chercher de l'eau qui rajeunit. Il rencontre une vieille magicienne qui lui dit :

— Beau prince, tu es sur la bonne route. Mais avant d'arriver à la fontaine, tu auras

à traverser la rivière rouge sur le pont des Rasoirs. Le gardien du pont est le vieil Ours noir. À midi juste, tu sauteras sur son dos et tu lui diras: « Ours, mourch ! » Il te traversera le pont. Lui seul peut te transporter.

Toujours prêt à écouter les bons conseils, Prince-Joseph traverse le pont des Rasoirs à cheval sur le vieil Ours noir en criant : « Ours, mourch ! » Une fois de l'autre bord, il aperçoit un château enchanté; c'est le château des géants qui gardent la fontaine d'eau qui rajeunit. Pendant une heure après leur repas du midi, les géants dorment. Le prince court à la fontaine, puise de l'eau de cristal, en emplit un petit cruchon de grès rouge et revient au château. Le long du grand corridor sur une porte est écrit: « Ici, la princesse des Sept-Beautés. » Il frappe à la porte, personne ne répond. Il entre quand même. Sur un beau lit blanc, la princesse est endormie. Elle était la prisonnière des géants..

A la fenêtre, Prince-Joseph mesure la hauteur du soleil et se souvient que, dans cinq minutes seulement, les géants doivent

se réveiller. Se hâtant, il prend la princesse dans ses bras, l'emporte au bout du pont, saute sur le vieil Ours noir et lui commande « Ours, mourch ! »

Pendant que l'Ours les transporte sur le pont des Rasoirs, les géants se réveillent, sentent la chair fraîche, se mettent à renifler. Ils se lèvent en fureur, se rendent compte que Prince-Joseph leur a volé la princesse des Sept-Beautés.

— Ah ! petit ver de terre ! se mettent-ils à crier de rage. Si je viens à bout de t'attraper, je vas te croquer le croc ou sel.

Prince-Joseph tourne la tête pour regarder. Il aperçoit les plus horribles des géants à l'autre bout du pont qu'ils ne peuvent traverser. Le premier s'appelle : Vert-de-Gris, le deuxième Gargantua, et le troisième, Coquelœil.

En descendant du dos de l'Ours noir, la princesse des Sept-Beautés se réveille et elle se met à suivre Prince-Joseph, sur la route de la ville de cristal.

Sans perdre un instant, Prince-Joseph la conduit à bord du bâtiment à voile, cache sous son oreiller la cruche d'eau qui rajeu-



ALCANTARA

MONTELEONE  
IN  
MONTREVIL

nit, et dit: « Princesse, prenez patience. Il me faut aller chercher mes deux frères qui s'amuse à l'hôtel de la ville de Cristal. La princesse lui dit :

— A cet hôtel, garde-toi bien d'acheter de la viande fraîche. Ce serait ton malheur.

A la ville de Cristal, Prince-Joseph trouve que tout est en deuil. Au-dessus de la porte de l'hôtel est écrit :

— Les deux fils du roi seront pendus demain matin, s'ils n'ont pas payé le prix de leur divertissement.

Entré à l'hôtel, Prince-Joseph demande à l'hôtelier:

— Est-ce ici que des princes doivent être pendus demain matin ?

— Oui, ils seront pendus à sept heures, s'ils n'ont pas payé leur dette. Prince-Joseph reprend :

— Ces princes sont mes frères Ti-Pierre et Ti-Paul. Combien ça me coûterait-il pour les racheter ?

— Cent écus d'or à l'image du roi. Prince-Joseph tire les écus de sa bourse et les envoie rouler sur le plancher. Voilà ses frères délivrés. Sans un mot de reproche,

il les ramène à bord du navire, et ils mettent à la voile, tous ensemble.

Ti-Pierre et Ti-Paul, une fois le navire au large, voient que Prince-Joseph est fatigué. Pendant tout le voyage, il n'a pas fermé l'œil. Ils lui disent :

— Va donc te coucher, tu es morfondu ! Pendant que tu dors, nous nous occuperons du bâtiment.

Prince-Joseph ne se le fait pas répéter, maintenant que tout lui paraît en sûreté. Il n'est pas sitôt couché, qu'il s'endort. Pendant sept jours et sept nuits il dort, dormi, dormette. Pendant son sommeil, ses frères fouillent partout. Ils cherchent l'eau qui rajeunit; il a dû en rapporter de la fontaine des géants, avec la princesse des Sept-Beautés. Ils passent la main dans ses poches, sous sa paille. Voilà comment ils ont trouvé la petite cruche de grès rouge — sous son oreiller. Ils transvident l'eau merveilleuse dans une bouteille et ils remplissent la cruche d'eau salée. Rien n'y paraît.

Une fois arrivés tous ensemble à bon port, le roi leur père reçoit les princes à bras

ouverts, fait conduire la princesse des Sept-Beautés à la plus haute chambre et, aussitôt seul avec ses garçons, il se hâte de leur demander :

— Mes enfants, avez-vous réussi à me rapporter de l'eau qui rajeunit ?

Fier de lui, Prince-Joseph répond :

— Bien sûr que je vous en ai rapporté, dans la petite cruche de grès rouge.

Prince-Joseph prend la cruche, la débouche et se met à frotter avec l'eau salée les yeux de son père aveugle.

— Ah ! malheureux enfant ! que crie le roi, tu veux donc m'ôter la vie ?

La saumure lui brûle les yeux tant qu'il se tord et se roule sur le plancher, en se lamentant à tous les saints. Aussitôt que la parole lui est revenue, il commande à ses valets :

— Chassez Prince-Joseph, que je n'en entende plus parler. Allez le conduire dans la forêt, arrachez-lui le cœur, la fressure et la langue, et rapportez-les moi comme gages de son exécution. C'est un traître !

Les valets, en reconduisant Prince-Joseph dans la forêt, se disent que ça fait bien

pitié de le tuer, lui qui a toujours été bon et généreux pour tout le monde, surtout pour les petits serviteurs.

— Au lieu de le faire mourir, qu'ils se disent, nous allons tuer le gros bélier et en rapporter au roi le cœur, la fressure et la langue.

Le roi, voyant ces trophés qu'on lui rapporte, a encore un accès de rage. Il crie :

— Ça servira d'exemple à tout prince qui veut faire mourir son père, pour avoir sa couronne !

Prince-Joseph, abandonné dans la forêt, se met à marcher à l'aventure, marche, marche, marche. Arrive chez un petit charbonnier qui fabrique du charbon de bois à quatre sous par jour. À la femme du charbonnier il demande à loger. Elle répond :

— On n'est pas riche. Mais si vous ne pouvez pas trouver mieux, on est prêt à vous garder.

Quand le charbonnier, le soir, arrive tout noir, tout barbouillé, il regarde Prince-Joseph de travers et dit à sa femme :

— Toi, tu es toujours prête à loger les

passants, surtout un bel étranger comme celui-ci, qui est habillé en drap fin.

La femme répond sans broncher :

— Ça ne me fait pas de différence, qu'ils soient beaux ou qu'ils soient laids, en guenilles ou en drap fin.

— Ma femme, au moins tu as bon cœur. Ça, il faut l'admettre.

Le lendemain matin, Prince-Joseph, qui n'a pas perdu sa bourse, donne à la femme des écus d'or pour qu'elle aille chez le marchand, chercher des provisions. En ville la ménagère étale ses écus, elle en est bien fière. Elle fait sa dame pour la première fois de sa vie. Le monde se demande ce qui lui est arrivé; son mari ne gagne que quatre sous par jour.

Prince-Joseph, pendant qu'elle est partie, demande au charbonnier :

— Veux-tu changer d'habit avec moi ?

Le charbonnier est bien content de l'échange, lui qui a toujours travaillé en guenilles. Change pour change ! Voilà Prince-Joseph en charbonnier, avec des haillons qui ont bien cinquante ans et noirs comme le poêle à deux ponts.

Habillé en charbonnier, Prince-Joseph se rend à la fourche des chemins hors le bois, et là il s'assied sur un tas de roches. Lui, fils de roi, il est si pauvrement mis qu'il a honte.

Qu'est-ce qui passe là, pendant qu'il est assis à attendre ?

Un seigneur avec sa belle dame. La dame dit :

— Si tu le veux bien, mon mari, nous allons engager ce pauvre gueux. Il m'a l'air jeune, mais il a un visage d'homme achevé.

Le seigneur répond :

— Ma femme, toi, tu es toujours prête à engager les coureurs de chemin.

— Mon mari, toi, si on te croyait, on n'aurait jamais personne à notre service. Pour toi ce sont tous des courailleux.

— Ma femme, arrange-toi comme tu veux ! Fais-le monter en voiture, à ma place ! Moi, je m'en vas à la chasse au lièvre.

La dame, sans aucun scrupule, fait monter Prince-Joseph en voiture. Arrivée en ville, elle le conduit chez le tailleur et lui fait tailler un bel habit. Là, elle s'aperçoit

que son nouveau serviteur, une fois débarbouillé, est tout jeune et fort beau garçon. Elle dit :

— Mon jeune homme, je veux te faire instruire: tu vas aller à l'école.

A l'école, pendant la première semaine, Prince-Joseph n'apprend rien du tout. La deuxième semaine, il commence à se débrouiller, de peine et de misère. La troisième semaine, il se met à faire des règles au maître d'école, qui n'a rien de plus à lui enseigner. Le maître écrit à la femme du seigneur:

— Est ce pour vous moquer de moi que vous m'avez confié ce jeune homme? Il est cent fois plus instruit que moi.

Le seigneur lui-même se met à s'intéresser à ce jeune étranger. Il le prend à son service pour tenir ses livres de comptes. Le lendemain, il est si satisfait de lui qu'il renvoie ses comptables, tous excepté sept. Un jour, assez mystifié, il dit à son nouvel employé:

— Aujourd'hui, je te donne quatre heures pour régler tous mes comptes.

Dans trois heures les comptes sont en

ordre, comme ils ne l'ont jamais été. Le seigneur s'aperçoit que son nouveau comptable n'est pas un homme ordinaire. Qui pourrait-il bien être ?

Pendant ce temps-là, la princesse des Sept-Beautés marche à pas carrés dans le château du roi. Elle est fée et elle peut tout conduire à son goût. Elle y fait la pluie et le beau temps. Mais elle ne cesse de demander qu'on fasse revenir Prince-Joseph, parce qu'on l'a trigaudé.

C'est la fée qui prend les affaires du royaume en mains, le roi étant devenu vieux, ramolli. Elle fait battre un ban que si Prince-Joseph n'est pas retrouvé dans deux fois vingt-quatre heures, on mettra à mort les deux princes, Ti-Pierre et Ti-Paul.

Voilà le vieux roi bien en peine, lui qui n'a plus que deux garçons sur trois. Si on les met à mort, il ne lui restera plus d'héritier à sa couronne. Il appelle ses valets et leur fait part de ses traverses.

Pris de pitié pour le vieux roi aveugle qui n'en a plus pour longtemps à vivre, les valets se sont entendus entre eux. Ils ont dit :

— Sire mon roi, reprenez courage ! Nous n'avons pas mis à mort Prince-Joseph, comme vous nous l'aviez commandé. Il était bien trop bon prince, pour devenir un traître, nous le savions bien. Nous avons tué, à sa place, un gros béliet et nous vous en avons rapporté le cœur, la fressure et la langue.

Le roi reprend confiance et fait atteler deux beaux chevaux noirs à son carosse. Il s'en va consulter les grands du royaume et leur demande comment s'y prendre pour retrouver Prince-Joseph. Arrivé à la porte du seigneur aux livres de compte, il demande à brûle-pourpoint :

— N'avez-vous pas eu des nouvelles de Prince-Joseph ?

— Qui est-ce que c'est que Prince-Joseph, sinon le troisième de vos garçons ?

— Oui, mon garçon Prince-Joseph, il me faut le retrouver dans deux fois vingt-quatre heures. Sinon seront pendus à ma porte mes deux autres garçons, Ti-Pierre et Ti-Paul. Ce serait le bout des bouts !

— Pour ceux-là, répond le seigneur, ils méritent le bout de corde qu'on leur réserve.

Quant à Prince-Joseph, je me demande si ce n'est pas lui qui s'est réfugié ici, il y a quelque temps.

— Comment, répond le roi, Prince-Joseph serait ici par aventure ?

Le seigneur répond :

— Venez donc voir, au cabinet.

Le roi, qui est encore aveugle, appelle :

— Prince-Joseph, Prince-Joseph !

Le prince répond :

— Mon père, oui, c'est bien moi. On nous a trahis tous les deux, vous et moi.

Le roi sans plus tarder fait monter Prince-Joseph dans son carosse et le ramène au château. Aussitôt qu'ils sont arrivés au château, le roi ordonne à ses valets :

— Condamnez portes et fenêtres, que personne ne sorte d'ici, ce soir !

Voilà les portes condamnées.

Au souper, le soir, le roi s'assied au bout de la table et ordonne à Ti-Pierre et à Ti-Paul de s'asseoir à sa gauche et à Prince-Joseph, à sa droite. Pas un d'eux ne prononce un seul mot de tout le repas.

A la fin, le roi déclare :

— Toi, Ti-Pierre, et toi, Ti-Paul, racon-

tez-moi votre voyage. Vous ne m'en avez jamais dit grand-chose.

— Pauvre père, nous avons atterri à l'île de Cristal, mais une vieille sorcière nous a métamorphosés en souches, au milieu d'un pâturage.

— Mes enfants, c'était bien de la malchance. Mais qui donc vous a ramenés ici sains et saufs ?

Les deux frères coupables se regardent l'un l'autre; ils ne savent que répondre. Regardant le roi qui semble irrité, ils se posent les mains sur le ventre et disent, en se tordant :

— Mon père, mon père, que nous avons mal au ventre ! Laissez-nous donc sortir, avant qu'il soit trop tard !

— Mes garçons, pas un ne sortira d'ici avant qu'on ne m'ait raconté d'un bout à l'autre tout le voyage à l'île de Cristal.

Se tournant vers le plus jeune de ses trois fils, il demande :

— Et toi, Prince-Joseph, n'as-tu pas une petite histoire à nous dire ?

— Pour moi, mon histoire est plus longue que la leur. Je n'ai pas raison d'avoir

mal au ventre comme mes deux frères. C'est bien moi qui les ai délivrés, parce que la vieille bergère de l'île les avait changés en souches de sel; malgré sa défense, ils avaient tué un mouton du roi, pour s'en régaler. Et c'est moi qui ai traversé le pont des Rasoirs sur le dos de l'Ours noir; c'est moi qui suis allé puiser de l'eau qui rajeunit pendant que les trois géants Gargantua, Vert-de-Gris et Coquelœil dormaient à l'heure du midi; c'est moi qui me suis arrêté à la chambre de la princesse des Sept-Beautés, qui l'ai réveillée et qui l'ai ramenée sur le dos de l'Ours avant que les géants se réveillent.

Là, il s'arrête pour voir l'effet produit par son récit. Le roi demande à Ti-Pierre et à Ti-Paul:

— Mes garçons, pouvez-vous contredire ce que votre frère Prince-Joseph vient de raconter ?

— Mon père, mon père, qu'ils geignent en se tenant le ventre à deux mains et en se tordant. Laissez-nous sortir, c'est affreux les coliques que nous avons !

— Parole de roi, vous ne sortirez pas

d'ici avant que je connaisse toute cette affaire de fil en aiguille ? Prince-Joseph, continue à parler, je t'écoute.

— Après avoir rapporté le cruchon d'eau qui rajeunit et ramené la princesse des Sept-Beautés à bord du bâtiment, je suis allé demander des nouvelles de mes frères. Pendant mon voyage, ils étaient restés à l'hôtel de l'île de Cristal pour se divertir. Je les ai délivrés et ramenés avec moi. Autrement vous ne les auriez jamais revus. Ils avaient été condamnés à la pendaison parce qu'ils ne payaient pas leurs dettes au bout d'un an et un jour.

Le roi comprit le reste de l'histoire, et c'est lui qui l'a continuée :

— Tu m'en as dit assez long, Prince-Joseph. Une fois à bord, tu as dû t'endormir, sous le coup de la fatigue. Tes frères t'ont trigaudé. Ils t'ont volé le cruchon pendant que tu sommeillais, et ils y ont mis de la saumure avec quoi, sans le savoir, tu m'as frotté les yeux. Ah ! les misérables, ils nous ont trahis, toi et moi !

— Mon père, mon père ! crient Ti-Pierre et Ti-Paul, si vous ne nous laissez pas sor-

tir tout de suite, c'est affreux le dégât que nous allons faire autour de la table ! Jamais nous avons eu si mal au ventre !

— Ouvrez les portes toutes grandes pour ces deux traîtres ! proclame le roi. Que je n'aie plus jamais à les revoir ! Je les condamne à passer le reste de leur vie dans les basses-fosses.

Aussitôt dit, aussitôt fait. C'est comme ça que, dans le royaume, on punissait autrefois les traîtres et les malfaiteurs.

Après leur départ, le roi se tourne vers Prince-Joseph :

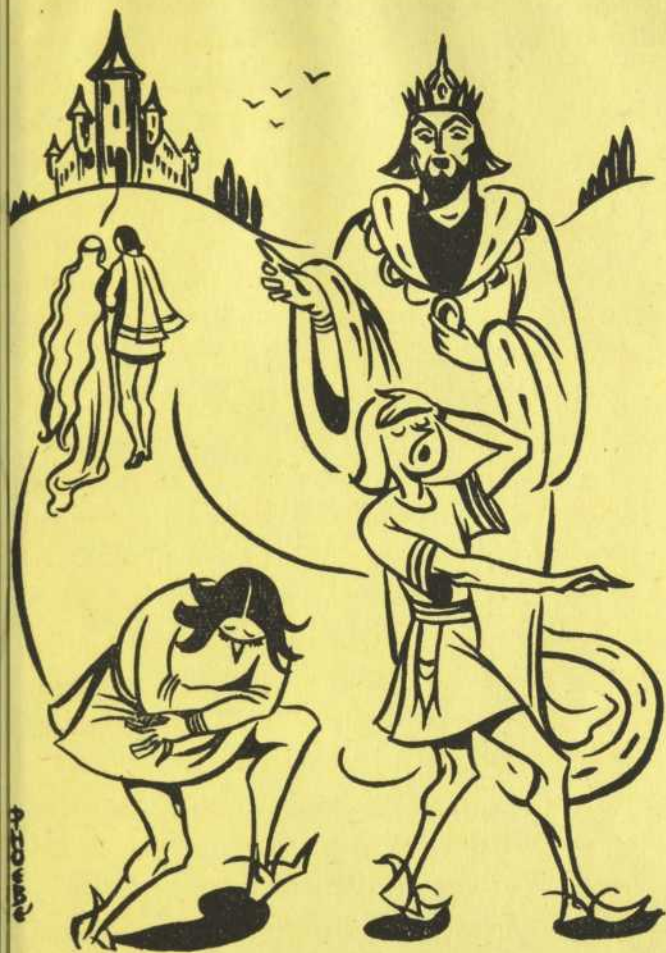
— Mon garçon, j'espère que tu n'as pas oublié la princesse des Sept-Beautés, toi qui l'as délivrée au château des géants.

— Sûrement que je ne l'ai pas oubliée.

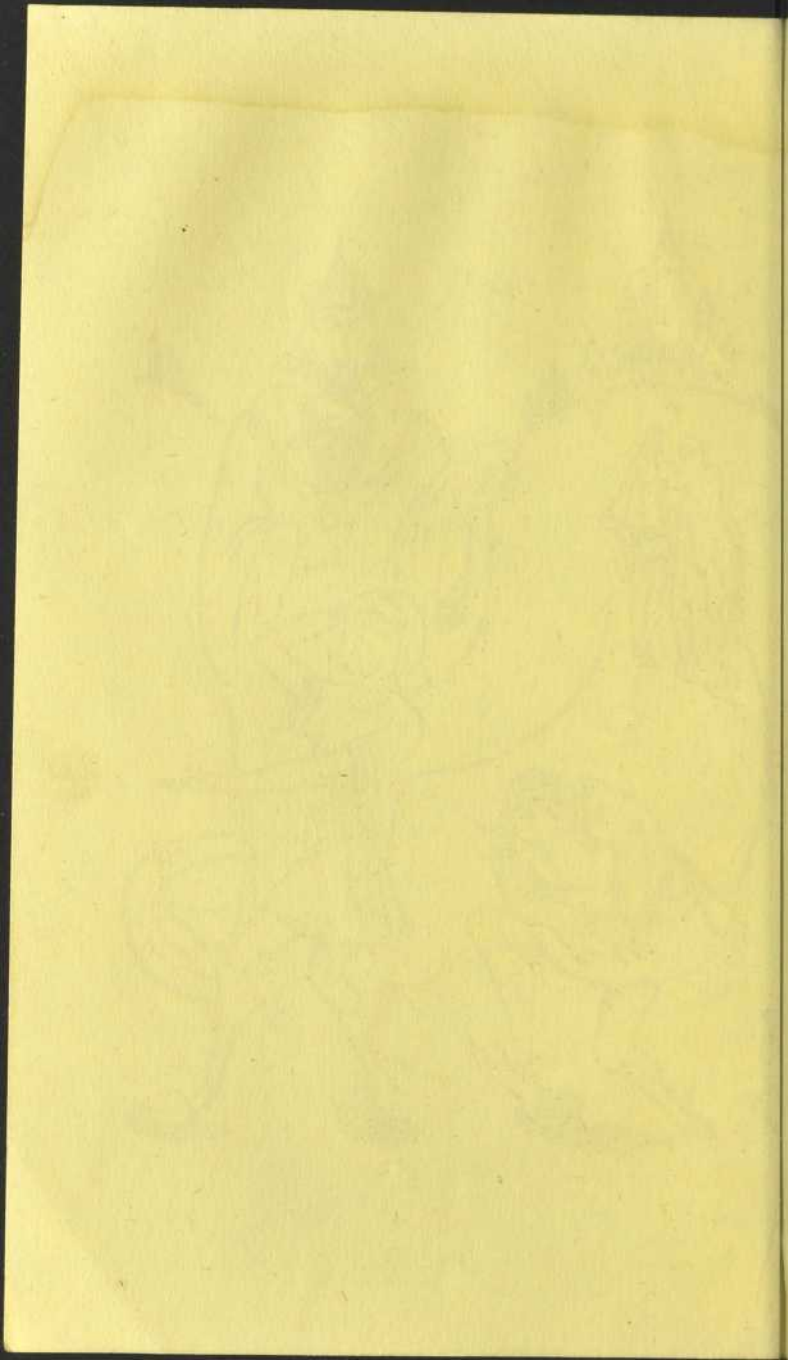
— Tu vas la revoir, pas plus tard que ce soir. Depuis ton départ que, tout attristée, elle attend ton retour à la chambre haute, sans vouloir parler à personne.

Le roi envoie ses valets inviter la princesse à descendre ; pour revoir le prince qui l'a délivrée au château des géants.

Aussitôt qu'elle entend prononcer le nom de Prince-Joseph, elle se pare de ses plus



© 1954



beaux atours et descend le grand escalier dans toute sa beauté. Prince-Joseph accourt au devant d'elle. Il lui sourit et lui tend la main en la reconnaissant. Elle lui remet la bouteille d'eau qui rajeunit. Elle s'en était fait la gardienne.

Prince-Joseph ouvre la bouteille, verse de l'eau sur les paupières du roi, son père, et se met à lui frotter les yeux, frotte et puis frotte, sur un sens et sur l'autre. Loin de se lamenter, cette fois, le roi commence aussitôt à rire et à chanter. La vue lui est revenue comme à l'âge de quinze ans.

Le lendemain, on a fait des noces sans pareilles. Prince-Joseph a épousé la princesse de Sept-Beautés, et le roi lui a donné sa couronne et son royaume. Toute la nation a fêté, a dansé pendant sept jours et sept nuits.

Pour moi, je me suis mêlé à eux autres, j'ai bu, j'ai sauté, j'ai eu du plaisir sans bon sens. Et puis je suis venu ici vous raconter ce qui m'en reste — pas grand-chose !

## CHEVEUX D'OR

Une fois c'était un veuf qui cherchait à se remarier, mais il ne pouvait pas y arriver. Aucune femme ne voulait de lui et il s'en prenait à son seul enfant, un garçon nommé P'tit-Jean. Soir et matin, il battait P'tit-Jean comme du blé. Le pauvre petit faisait bien pitié.

Un bon matin, P'tit-Jean déserte. Il prend la grande route et puis marche, marche, marche. Au bout du chemin, il ne sait plus s'il doit continuer ou retourner. À la fin, il s'engage sur un sentier dans le bois et arrive à une clairière, à un bâtiment, puis à un château. Mais au château, il ne voit personne; ça paraît hanté. La peur le saisit et il est sur le point de prendre ses jambes à son cou. Mais il ne peut pas retrouver le sentier par où il est venu, et il ne lui reste plus qu'à monter l'escalier pour cogner à la grande porte.

— Entrez !

Une vieille femme ouvre et lui demande :

— Mon petit gars, dis-moi donc d'où tu

viens ! Depuis cent ans, tu es le premier qui frappe à ma porte.

— Bonne mère, je suis perdu. Mon père me battait et je me suis sauvé.

— Où comptes-tu aller comme ça ?

— Je ne le sais pas.

— Si tu veux t'engager ici, tu seras mon seul serviteur.

— Oui, je le veux bien, ça me sauvera la vie.

— Tu n'auras pas grand travail à faire, je te l'assure.

— Pour ça, je ferai tout ce que vous me direz.

— Tu soigneras mon cheval noir et mon cheval blanc. Mais écoute bien ! Au cheval blanc tu ne donneras que de la paille et un peu d'eau. Voici un bâton, tu le battras tant que tu voudras. Mais le cheval noir, lui, tu en auras bien soin. Tu le soigneras soir et matin au foin et à l'avoine et, tous les jours, tu le brosseras.

P'tit-Jean répond :

— Bonne mère, ça se fera comme vous le dites.

La vieille magicienne, bien contente, le

conduit dans le château et lui montre tout, sur un sens, sur l'autre — les jardins, les salles, la cuisine où il voit toutes sortes de choses à manger, les belles chambres à coucher. Personne nulle part, c'est vide comme la mort. Elle lui remet un trousseau de clefs en disant :

— Tu peux tout visiter, mais pas la chambre que voilà. Garde-t'en bien !

Elle s'arrête à cette porte, au fond du passage et répète :

— Cette chambre-ci, elle est défendue. Si tu t'avises de l'ouvrir malgré ma défense, mon petit jeune homme, tu auras bien à t'en repentir, prends-en ma parole.

— Ne craignez pas, bonne mère ! J'aurais bien trop peur.

La vieille femme part pour huit jours sans lui dire où elle va. Une fois seul, P'tit-Jean s'amuse à son goût en visitant le château. Avec ces clefs, il entre là où ça lui plaît. Ouvre une porte, entre là — c'est la chambre verte; ouvre une autre — c'est la chambre bleue, une troisième — la chambre rose. Il passe son temps à entrer, à sortir. C'est bien de son goût, lui qui avait

jusque là vécu bien pauvrement. Jamais il n'avait vu de si riche, de si beau. Il se demande souvent comment il se fait que personne, personne ne se trouve ici, nulle part.

Vers le midi, P'tit-Jean va à l'écurie et il entend hennir. Il se souvient de ce que la vieille magicienne a dit de son cheval noir et de son cheval blanc. Il se met à soigner les deux chevaux, comme elle le lui a recommandé. Arrivé au cheval blanc, il lui donne de la paille et, tout à côté, il voit un bâton.

— Ne me bats donc pas ! dit le cheval blanc, en le regardant doucement.

— Tu parles, toi ?

— Oui, je parle. C'est pour mon bien et pour le tien aussi. Si tu me traites bien, avant longtemps je te rendrai service. Qui sait, je te sauverai la vie, peut-être. Quant au noir là-bas, donne lui de la paille à manger, et sourlingue-le. Il n'est pas habitué au bâton, comme je le suis.

P'tit-Jean soigne donc le cheval blanc au foin et à l'avoine, et il lui donne plein un seau d'eau claire. Mais il ne donne que de la paille au noir; il le frappe du bâton par-

dessus le marché. Le noir trouve ça dur; il n'a plus de caquet.

P'tit-Jean retourne au château, descend à la cuisine et mange, à son goût, des mets qu'il ne connaît pas. Jamais il n'a goûté rien de pareil. Le repas fini, il retourne visiter les salles et les chambres du château. C'est bien beau; mais il s'ennuie déjà de ne pas y trouver âme qui vive.

Le lendemain, il a tout visité jusqu'au comble. La chambre défendue au bout du passage est la seule qui reste.

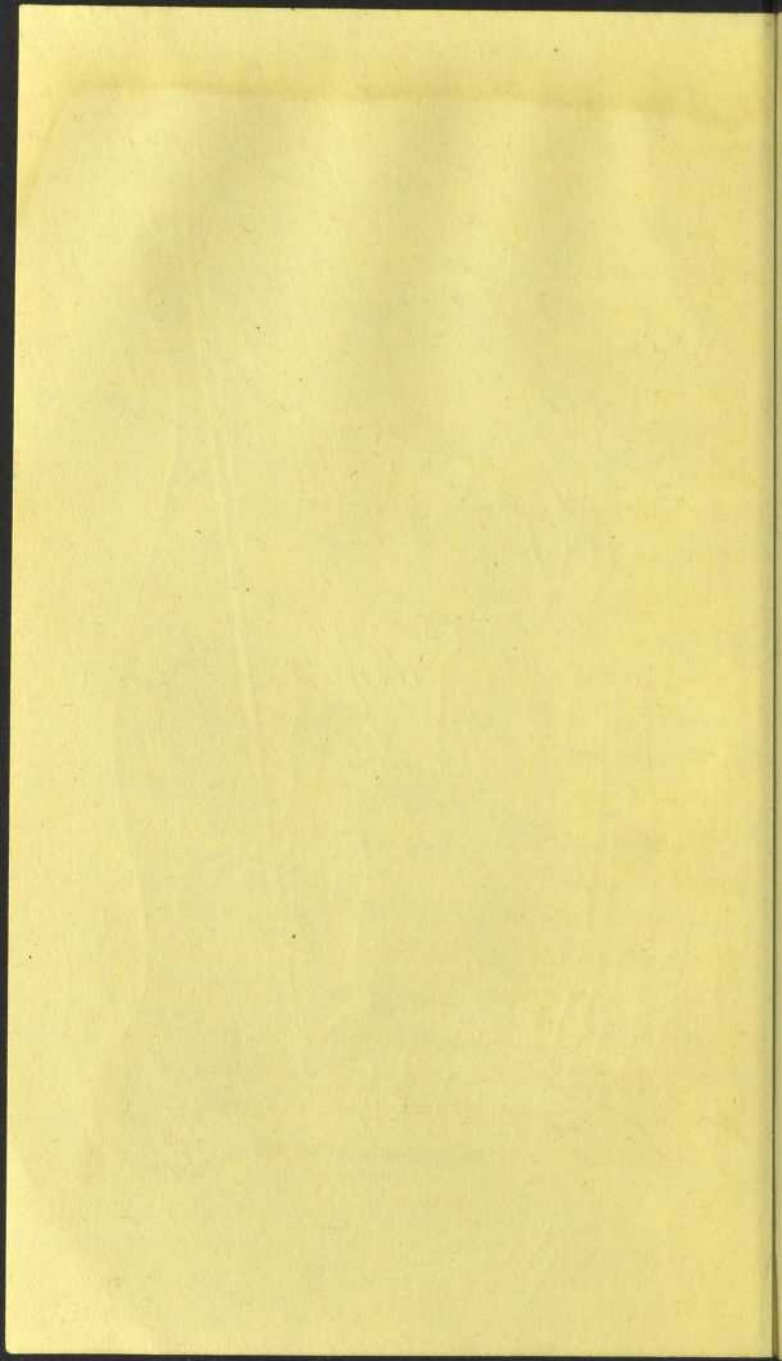
— Dis-moi donc ce qu'il peut bien y avoir de drôle, dans ce petit cabinet ?

Il reconnaît la clef au trousseau, ouvre la porte. Tout est noir. C'est un grand trou sans fond. Mais, contre le seuil, il y a le bout d'une échelle.

— Que c'est curieux, ce trou noir ! qu'il se dit. Il me faut pourtant savoir ce qu'il y a au fond.

Il met le pied sur le premier barreau, descend, descend, et descend. Au fin fond, dans la noirceur, il entend couler une fontaine qui déborde. Il voit le liquide reluire. Il tend sa main, son bras, vers la source. Il se





mouille un doigt. Retire son doigt. Il reluit, il est doré.

— Ah ! se dit-il, c'est une fontaine d'or. Elle peut bien m'être défendue, à moi qui ai toujours été pauvre comme du sel !

Il remonte et ferme la porte à clef. Une fois sorti, il s'en va au puits et cherche à laver son doigt, pour faire disparaître l'or. Mais l'or reste collé. Tant bien que mal, il s'enveloppe le doigt dans un petit linge blanc.

La magicienne n'est pas aussitôt arrivée qu'elle remarque son doigt et demande :

— Qu'est-ce que tu t'es fait là ?

— Rien, rien ! J'ai dolé, je me suis coupé.

— Montre-moi donc ça !

— Ce n'est qu'une petite affaire de rien.

Elle l'attrape par le bras, arrache l'enveloppe et elle dit :

— Petit malheureux ! Tu as ouvert la porte défendue, tu as descendu l'échelle.

— Bonne mère ! il dit en pleurant, je n'avais pas bien compris, puis je m'ennuyais. En train de tout visiter, sans y penser, j'ai ouvert cette porte-là comme les autres.

— Qu'est-ce que tu as vu là ?

— Pas grand-chose, je vous l'assure. J'ai descendu dans l'échelle; ça reluisait, j'y ai mis la main...

— Tu n'as pas vu grand-chose. Prends-en ma parole, tu n'es pas bien fin. Pour cette fois, je te le pardonne. Mais si tu y retournes, c'est ta mort !

— Ne craignez pas, bonne mère. C'est assez d'une fois !

La magicienne ne reste pas longtemps en place. Elle repart de nouveau pour huit jours en disant qu'elle va visiter un autre de ses châteaux.

— Nourris bien mon cheval noir, brosse-le. Quant au blanc, rosse-le comme il le mérite.

Elle disparaît. P'tit-Jean revisite encore les salles, les chambres. Dans la cuisine, il mange et boit à son goût. Mais c'est toujours la même chose, soir, midi et matin. Il finit par s'ennuyer et prend la clef du cabinet défendu qui semble l'attirer plus que les autres chambres.

— Il me faut savoir ce que c'est que cette source.

Ouvre la porte, prend l'échelle, descend,

descend et descend. La source clapote; il aperçoit le liquide qui reluit. C'est la Fontaine dorée. Penchant la tête, il y trempe sa longue chevelure. Quand il la retire, elle est toute luisante. Ses cheveux sont dorés, rien de plus beau.

— Ce coup-là, c'est sûr que la magicienne va me tuer.

Il sort et ferme la porte à clef. Au puits dans la cour, il se lave la tête, la frotte avec de la lessive, sur tous les sens. Mais sa chevelure reste dorée, elle reluit au soleil. Il faut la cacher, mais comment ? Dans un coin, il trouve une peau de mouton qui sert de tapis, pour se frotter les pieds en entrant. Il s'en taille une perruque qui enveloppe ses cheveux d'or.

Puis, à midi, il s'en va à l'étable pour s'occuper des chevaux. Le cheval blanc lui dit :

— Mon petit garçon, te voilà bien mal pris. Si j'étais à ta place, je me sauverais au plus vite. Il en est encore temps. Jamais elle ne te pardonnera d'avoir trempé ta tête dans sa fontaine secrète.

Il se décide donc de partir, mais avant, il

donne de la paille au cheval noir et lui donne de bons coups de bâton.

Le cheval blanc l'appelle :

— Donne-moi du foin et de l'avoine ! Etrille-moi bien ! Et emmène-moi avec toi.

Etrillé et nourri, le cheval blanc dit encore :

— Bride-moi ! Prends l'étrille, les éperons et la bouteille, dans le coin. Ça pourra au besoin être utile, parce qu'on va en voir de belles !

Les voilà en route, P'tit-Jean en croupe. Le cheval blanc dit :

— Touche, touche, filons ! Elle est à la veille de rentrer au château.

Quand la magicienne arrive au château, elle s'aperçoit du mauvais tour que P'tit-Jean lui a joué.

— Ah ! le petit rat ! qu'elle dit, il va me le payer !

Elle saute sur son cheval noir et se met à la poursuite des fugitifs. Elle en approche bientôt comme une tempête. Mais son cheval noir, ce jour-là, ne trotte pas aussi vite que d'ordinaire, maltraité et mal nourri qu'il avait été par P'tit-Jean.

Le cheval blanc, la voyant approcher, dit :

— P'tit-Jean, c'est la vieille magicienne qui en gagne sur nous. Si elle nous rattrape, c'en est fini de toi et moi.

— Que faire ? demande P'tit-Jean.

— Ote ma bride et jette-la en arrière !

P'tit-Jean saisit la bride et la rue en arrière, à tour de bras.

La bride aussitôt se change en une montagne de brides, qui barre la route. La magicienne s'y enfonce avec son cheval noir qui, à bout de souffle, n'en peut plus. Pendant ce temps-là, P'tit-Jean et son cheval blanc filent à toute vitesse. Après quelque temps, voilà la tempête qui reprend.

— Jette l'étrille ! dit le cheval blanc à son protégé.

P'tit-Jean lance l'étrille en arrière, sans même se détourner pour regarder. L'étrille se change en une montagne d'étrilles qui ferme la route de bord en bord. Voilà la magicienne et son cheval qui s'enfoncent dans les étrilles aux dents pointues. C'est tout juste si, à la fin, elle vient à bout de franchir la montagne.

P'tit-Jean sur son cheval blanc file à toute

allure, quand le temps se met à noircir. Tournant la tête, le cheval dit à P'tit-Jean :

— Cette fois, elle vient vite comme le vent ! S'il faut qu'elle nous rattrape, c'en est fini de nous deux. Quand elle sera tout près, jette la bouteille; c'est tout ce qui nous reste.

P'tit-Jean lance en arrière la bouteille, qui se change en une montagne de bouteilles, barrant la route du soleil levant au soleil couchant. Voilà la magicienne prise à monter la pente qui, sous les pattes du cheval noir, roule et puis roule. C'est impossible d'avancer, de grimper une pente comme celle-là. Une fois rendu presque au sommet de la montagne, son cheval tombe sur un flanc, et la sorcière pique une tête de son bord. Tous deux ils roulent jusqu'au bas. Impossible de franchir cette montagne de bouteilles roulantes.

Le cheval blanc, ralentissant la course, dit à P'tit-Jean :

— Regarde là-bas, de l'autre bord de la rivière !

— Il y a un château parmi les grands arbres, je n'en ai jamais vu d'aussi beau.

— Il peut bien être beau. C'est le château du roi.

— Le roi voudrait-il m'engager ?

— Tu n'as qu'à aller le lui demander.

P'tit-Jean traverse la rivière à cheval et s'en va frapper à la porte du château. Au roi qui ouvre la porte, il offre de s'engager comme jardinier. Un roi n'a jamais trop de serviteurs. Bien content, celui-là l'accepte. Au service du roi, P'tit-Jean loge dans une petite bâtisse en face du jardin et près de l'écurie où il a mené son cheval blanc. Tous les jours il va voir son cheval; il le nourrit au foin et à l'avoine et lui donne un coup d'étrille.

Ce roi a trois filles, plus belles l'une que l'autre, la plus jeune, une vraie beauté. La fenêtre de sa chambre donne sur le jardin. C'est elle qui veut bien tous les jours apporter ses repas au nouveau serviteur.

La jeune princesse regarde par la fenêtre, voit souvent le petit jardinier et commence à s'intéresser à lui. Faut dire qu'il n'y a pas beaucoup de jeunes gens aux abords du château du roi.

Un bon matin, elle aperçoit P'tit-Jean qui se débarbouille, fait sa toilette et se peigne la

chevelure en se tenant sur le seuil de sa porte. Il a la plus belle chevelure au monde — des cheveux d'or fin qui luisent à la lumière. Aussitôt peigné, il cache sa chevelure dans une perruque de peau de mouton.

En lui portant son déjeuner, ce jour-là, elle lui demande :

— Pourquoi mets-tu cette drôle de calotte ?

— Belle princesse, je suis teigneux. On m'appelle le petit teigneux et ça me fâche.

— Tu n'es pas plus teigneux que moi ! se contente de répondre la belle princesse, en sympathisant. Mais elle garde bien le secret du petit jardinier.

\* \* \*

Voilà que la guerre éclate aux frontières. C'est le roi voisin qui se met à envahir le royaume. On bat un ban et tous ceux qui ont bon pied bon œil sont appelés à rejoindre les régiments. Le lendemain matin, le cheval blanc dit à P'tit-Jean qui le soigne :

— Le roi part en guerre, mais il n'a pas assez de soldats, il va perdre. As-tu le goût, toi, d'aller l'aider ?

P'tit-Jean est brave quoique petit. Il monte en croupe sur son cheval blanc qui, à force d'être bien soigné, a pris de l'allure; il relève la tête et la queue et, fringant, il ne demande pas mieux que de se lancer au galop.

Le lendemain, une grande bataille s'annonce. P'tit-Jean ôte sa perruque de peau de mouton et laisse tomber ses cheveux d'or sur ses épaules. Il se revêt d'un habit tout blanc qu'il a trouvé dans la crèche de son cheval. Et son cheval, qui est fée, devient plus blanc que la neige, d'une blancheur qui rayonne de lumière. Les armes blanches suspendues à ses côtés, P'tit-Jean part à cheval pour la guerre. Il traverse comme une flèche l'armée de son roi, passe près du roi, lui fait un profond salut. Puis il s'en va seul avec son cheval blanc s'attaquer au roi ennemi dont l'armée est rangée en bataille. Les soldats du roi, son maître, regardant sans comprendre; jamais ils n'ont connu d'aussi beau prince. À le voir bondir cent pieds dans l'air et retomber ici et là pour lancer des traits de feu d'un côté et de l'autre, ils sont pris d'ardeur et de vaillance. Ils se jettent à sa suite. Mais avant

qu'ils aient le temps de fondre sur l'ennemi, ils le trouvent déjà en pleine déroute. Terrifié par le grand chevalier en armure blanche qui vaut à lui seul toute une armée, le roi ennemi n'a plus qu'à prendre la fuite. C'est Cheveux d'Or qui a gagné la victoire !

P'tit-Jean, toujours déguisé en chevalier, revient du champ de bataille, repasse devant le roi son maître, lui fait une profonde révérence. Sans s'arrêter un instant, il file au grand galop vers les bâtiments et disparaît sans laisser de traces.

Le roi revient au château en réfléchissant :

— Je me demande qui est ce prince aux cheveux d'or, si vaillant, si puissant, qui m'a fait remporter la victoire sans que j'aie à faire tuer mes soldats.

À la rencontre de la plus jeune des princesses, sa fille, il lui demande :

— As-tu vu passer le prince blanc, le plus beau de tous les princes ?

— Pas plus beau que mon petit teigneux ! répond la princesse, qui semble sûre de son affaire.

— Ton petit teigneux, tais-toi donc !

Le lendemain matin, la jeune princesse va porter à déjeuner à P'tit-Jean. Arrivée

avant qu'il ait fini de se peigner, elle ne peut manquer de voir ses beaux cheveux d'or qui brillent comme les rayons du soleil levant. Mais elle se garde bien de lui en faire aucune remarque.

Encore une fois il apprend de son cheval blanc, pendant qu'il l'étrille, que la bataille doit recommencer une deuxième fois.

— Il faut aider le roi, qu'ils se disent. Aujourd'hui, nous nous habillerons en rouge, de pied en cap.

L'heure arrivée, les voilà tout en rouge, rien d'aussi beau. Le poil du cheval est rouge feu et le petit teigneux, qui retire sa perruque, a les cheveux dorés les plus soyeux du monde. Au galop P'tit-Jean traverse l'armée, s'arrête un moment devant le roi, au milieu de son entourage et il lui fait une grande révérence. Le roi et son bataillon en sont émerveillés, mais avant qu'ils aient le temps de prononcer un seul mot, le chevalier rouge et son cheval ont filé vers l'ennemi qui s'avance en rangée. Le cheval bondit deux cents pieds en l'air, retombe devant le roi ennemi qui, épouvanté, commande à ses soldats de battre en retraite. Les voilà en fuite, soulevant la

poussière. P'tit-Jean en est aveuglé, mais grâce à son cheval fée, il finit par retrouver son chemin jusqu'au roi son maître. Il lui adresse encore une fois une profonde révérence. Avant que le roi le saisisse au passage pour le reconnaître, comme il en a conçu le dessein, le voilà reparti, disparu derrière les bâtiments.

De retour à sa cour, le roi dit à la reine, une bonne personne qui ne dit jamais un mot plus haut que l'autre :

— C'est à n'y rien comprendre. Encore aujourd'hui un chevalier aux cheveux d'or flottant sur le dos, m'a fait gagner la victoire. Mais je ne puis savoir qui il est; je n'ai pas réussi à l'attraper à son retour. Il était encore plus beau que celui d'hier.

— Pas plus beau que mon petit teigneux! répond la plus jeune et la plus belle des trois sœurs.

— Si tu ne retiens pas ta langue, déclare le roi, tu vas baiser ma main, ça ne prendra pas de temps.

Le lendemain matin, pour la troisième fois de suite, le cheval blanc dit à P'tit-Jean qui le soigne :

— C'est encore la guerre. Aujourd'hui.

habillons-nous tout en noir: le noir pour marquer la mort du roi ennemi et la fin de la guerre.

Les voilà, le cheval et P'tit-Jean tout en noir velouté luisant. Il n'y a que les cheveux flottants qui restent dorés du plus bel or. Le chevalier monté s'élançe, bondit trois cents pieds dans l'air, retombe devant le roi son maître qui a à peine le temps de le voir. Il lui fait une profonde révérence et reprend au galop sa course vers l'armée de l'ennemi. L'épée noire au poing, le chevalier monté saute mille pieds en l'air, retombe en face du roi ennemi, le frappe du plat de son épée et met son armée en déroute, si bien que le soleil en est éclipsé de poussière.

Le roi son maître entendait bien, ce jour-là, ne pas laisser s'esquiver son fidèle serviteur.

— Coûte que coûte, il faut l'attraper. Je veux savoir qui il est.

Le chevalier noir ne prend pas plus de temps que la veille à faire sa révérence devant son roi victorieux. Mais avant que son cheval ait bondi une fois, le roi a projeté sa lance dont la pointe va se casser

dans la cuisse de P'tit-Jean. Voilà le blessé qui disparaît, sans qu'on ait pu découvrir qui il est.

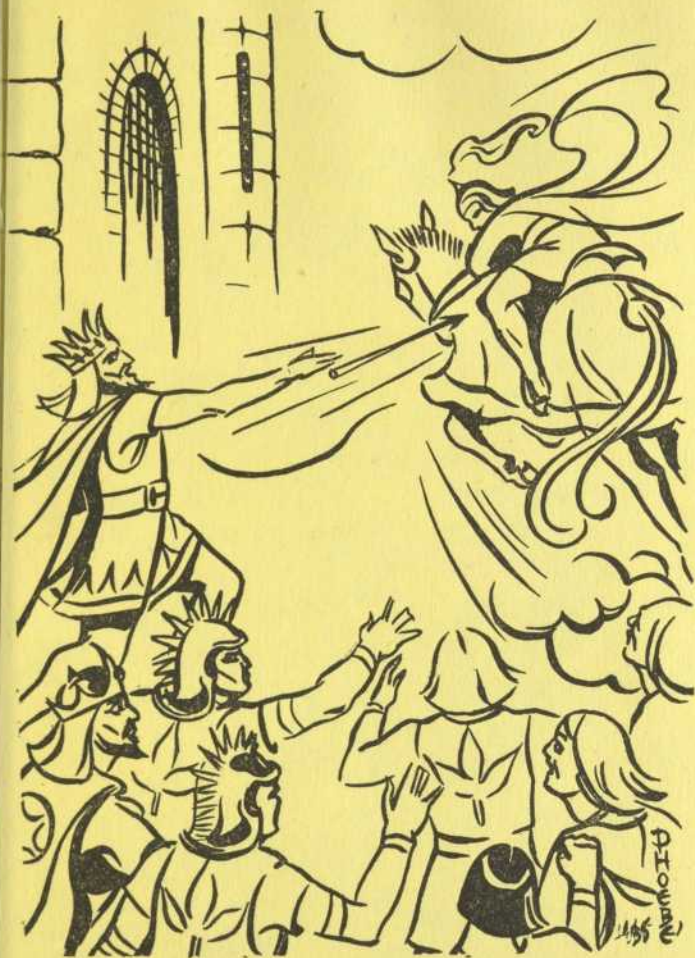
De retour au château, le roi décide qu'il lui faut découvrir les chevaliers, dont l'un est blanc et les autres rouge et noir, qui ont gagné la victoire. Il fait battre un ban: Celui qui rapportera la pointe de lance cassée aura en mariage la princesse de son choix parmi ses trois filles.

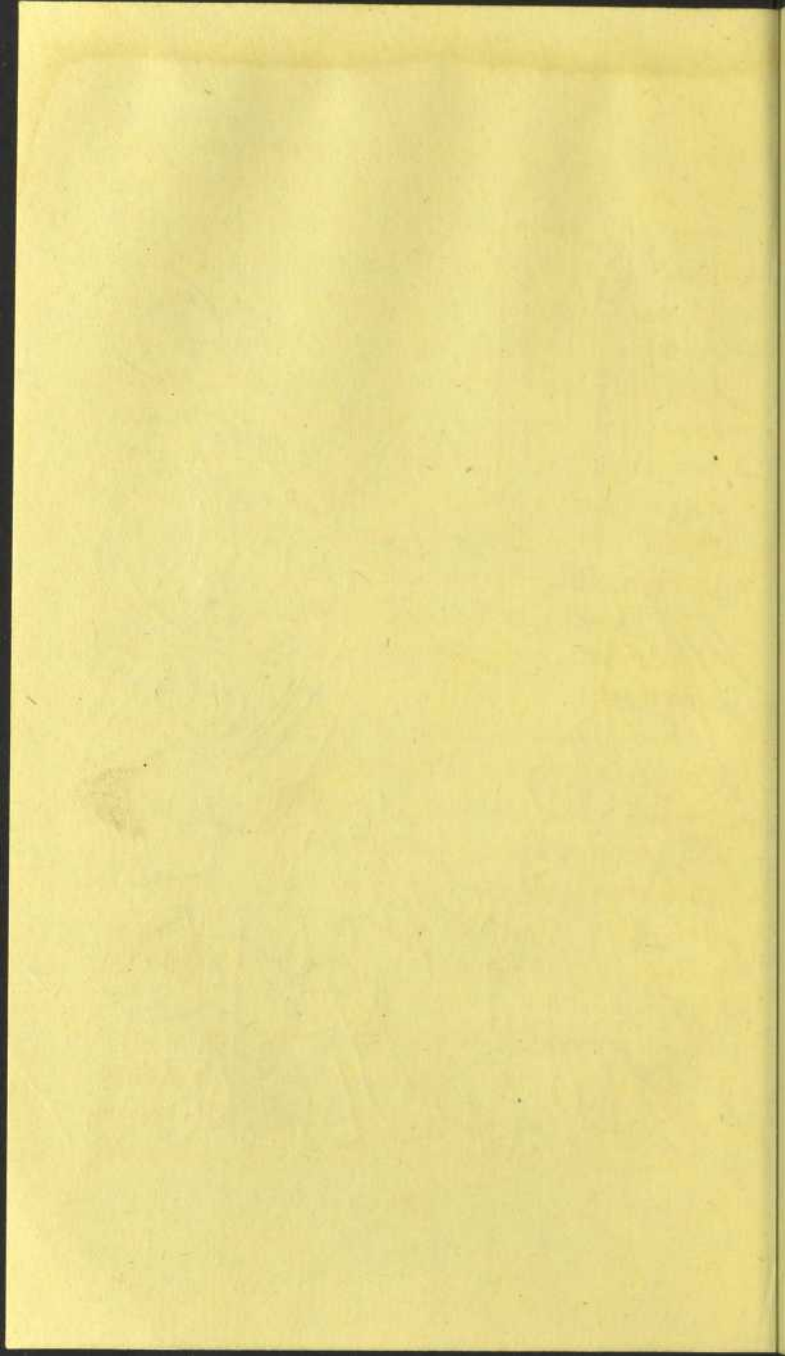
Les jeunes gens de tous côtés se présentent avec des bouts de fourche, des fragments de hache, des pointes de faucille, pour les ajuster à la lance brisée, dans l'espérance de gagner la princesse. Mais rien ne fait. Le roi les congédie comme ils le méritent — princes, barons, gens de robe et gens d'épée, clercs et tabellions, ou simples gibiers de potence. Le seul qui ne s'est pas présenté, c'est le beau chevalier de la victoire.

Le cheval blanc dit à P'tit-Jean qui l'étrille:

— Mon vieux, habillons-nous pour le tournoi, aujourd'hui, tout en noir comme au dernier jour de la bataille.

Juste avant le tournoi, les voilà tout en





noir, de pied en cap. Il n'y a de dorés que les cheveux de P'tit-Jean qui battent au vent. Aussitôt sorti du bâtiment, le cheval blanc saute en l'air et, comme la tempête, traverse la distance. Il tombe au milieu du champ du tournoi. Le roi, les barons et les seigneurs cherchent tous à le saisir au passage. Mais ils n'ont pas le temps de mettre la main sur lui. Vif comme l'éclair, il repart en un bond et disparaît tel qu'il est venu, pareil à une flèche laissant en arrière une traînée d'or. Le roi, déçu, dit :

— Demain, il ne réussira pas à nous passer devant le nez comme ça, première parole de roi.

Revenu au château, P'tit-Jean mène son cheval à l'écurie, s'en retourne à la petite bâtisse et se coiffe de sa perruque de peau de mouton. La belle princesse, qui l'a vu passer, s'aperçoit bien qu'il boîte, mais elle se garde bien d'en dire un mot.

Le cheval dit à P'tit-Jean le lendemain matin :

— Aujourd'hui, habillons-nous en rouge.

L'heure venue, ils sortent de l'écurie tout en rouge. Le cheval prend la course et, dans un grand élan, s'élançe au milieu du

champ de tournoi. On n'a d'yeux que pour lui, tant il est beau en son costume sans pareil, les cheveux d'or flottant sur ses épaules. Le roi, bien joyeux, lève les bras et dit :

— Celui-là, il a gagné ma bataille du deuxième jour. Arrêtons-le au passage !

Le beau cavalier passe et repasse devant le roi, comme pour lui donner une chance de mieux le reconnaître. Mais il est bien trop alerte pour qu'on le saisisse. Lorsqu'on est sur le point de l'entourer de tous côtés, holà ! le cheval rouge, il prend son élan et traverse l'air comme une flèche de feu. Le voilà reparti, dans la direction du château.

Le roi, déconcerté, avoue :

— C'est bien curieux comme il est vif. C'est un poisson dans l'étang ! Demain, il ne faut pas qu'il se moque de nous comme ça, deuxième parole de roi !

De retour, P'tit-Jean soigne bien son cheval et change d'habit. Il remet sa perruque de petit teigneux. La jeune princesse, qui n'a d'yeux que pour lui, s'aperçoit encore une fois qu'il boite. Elle trouve ça bien drôle.

Le roi qui, en passant, la voit sourire, lui dit :

— Tu ne sourirais pas comme ça, si tu savais comme les beaux cavaliers qui ont gagné la victoire ne se pressent pas pour réclamer la princesse.

Une troisième fois, le lendemain matin, le cheval dit à P'tit-Jean, pendant qu'il se laisse étriller sur tous les sens :

— Mon vieux, ne commences-tu pas à trouver que ça fait assez longtemps que nous jouons des tours au roi ?

— Un roi a trois paroles. Il ne lui en reste plus qu'une, répond P'tit-Jean.

— Habillons-nous, cette dernière fois, tout en blanc, c'est la meilleure de nos couleurs, celle du premier jour de la bataille.

Les voilà tout en blanc. P'tit-Jean sur son cheval blanc est rayonnant de lumière. Sa chevelure d'or brille comme les feux du soleil levant. Le voyant réapparaître, le roi s'écrie, tout joyeux :

— Celui-là est le premier qui a gagné la bataille. Il nous a apporté la chance. Sans lui, nous aurions été mis en déroute. Il ne faut pas manquer de poser la main sur lui, troisième et dernière parole du roi !

Que le roi le dise ou non, qu'il le veuille ou qu'il ne le veuille pas, qu'il essaie d'attraper le chevalier ou non, il le trouve trop agile pour tomber dans le piège. En paix comme à la guerre, il n'a pas son pareil.

Le roi revient à son château bien découragé, la tête entre les jambes. À la vue des jeunes princesses qui, cette fois, sont bien en peine et attendent des nouvelles, il dit :

— Pour le coup, mes chères enfants, vous êtes bien mal prises. Pas un des trois beaux cavaliers ne veut d'une princesse. Vous êtes donc destinées à rester vieilles filles.

Tout le monde se prépare à porter le deuil, vu que le roi, en perdant ses trois paroles perd autant de son pouvoir. Il a trouvé son maître.

Le petit teigneux se tient là, à la porte du château, au passage du roi qui est tout piteux.

— Venez voir, sire le roi, dit P'tit-Jean, si cette pointe de fer s'ajuste à la cassure de votre lance.

Le roi se retourne. Il trouve bien ridicule qu'un simple petit jardinier ait la prétention d'être l'héritier à la couronne. Mais doué d'un bon naturel, il ne veut pas humi-

lier même le plus humble de ses sujets. Il essaie donc la pointe de fer et ne peut en croire ses yeux. Il se met à crier à tue-tête :

— Venez donc voir ça, mes sujets ! C'est le petit teigneux qui a trouvé le bout de lance !

— Je n'ai pas pu m'empêcher d'avoir ce bout de ferraille. Il est venu me toucher pendant que je faisais mon jardinage.

Le roi ne trouve rien à dire que :

— J'ai donné ma parole : Celui qui me rapportera le bout cassé de ma lance aura en mariage celle de mes trois filles qui lui plaît le mieux. Petit teigneux, fais donc ton choix, et qu'il n'en soit plus parlé.

Il appelle ses trois princesses et dit :

— Le roi a une parole, ou il n'en a pas. Petit teigneux, tu m'as rapporté le bout cassé de ma lance. C'est à toi de prendre celle de mes princesses que tu préfères. Tu l'as gagnée.

P'tit-Jean ne se le fait pas répéter. Il arrache sa perruque de peau de mouton et la tire par-dessus le toit du château. Ses cheveux d'or retombent comme une couronne sur ses épaules. Personne ne peut en

douter, c'est lui le beau cavalier de la victoire, le seul des trois tournois.

Cheveux d'Or et sa préférée se sont reconnus. Sans tarder ils se donnent la main et le roi ne manque pas de comprendre. Mais les deux sœurs aînées, déçues de ce choix, se mettent à pleurer en disant :

— Voyez donc ce beau prince. Il n'est pas bien poli : il choisit la plus jeune.

Cheveux d'Or et la belle princesse se sont mariés. Leurs noces ont été les plus belles qui se soient jamais faites dans le royaume. Au beau milieu de la fête, P'tit-Jean s'est excusé, et il est allé soigner son cheval blanc.

Bien content de ne pas avoir été oublié, le cheval lui parle une dernière fois :

— C'est moi qui t'ai sauvé la vie, tu le sais bien.

— Oui, jamais je ne l'oublierai.

— Avant de nous séparer, veux-tu me rendre un grand service ?

— Mon cheval blanc, je n'ai rien à te refuser. Je te dois tout.

— Prends la hache, dans le coin noir. Tue-moi et fends-moi en deux. Tu n'auras pas à le regretter.

Il n'y avait pas de refus possible. Cheveux d'Or prend la hache et se ferme les yeux. Il tue le cheval blanc, le fend en deux moitiés.

Qu'en est-il sorti ?

Un beau prince. La vieille sorcière l'avait métamorphosée en cheval, parce qu'il s'était servi lui aussi de la clef du cabinet défendu, mais il n'avait pas eu la chance de s'esquiver à temps.

— Mille mercis ! dit le prince en se retirant.

— Patiente une minute ! dit Cheveux d'Or. Je vas en dire un mot au roi. Le roi, apercevant le prince délivré, se met à crier de plus belle, tant il est content.

— Seigneurs et barons, accourez ! Voilà un prince pour ma fille aînée.

La princesse, bien consolée de ne pas être condamnée à rester vieille fille, tend la main au beau prince.

Mais ce bon père de roi tourne les yeux vers l'autre de ses filles qui n'a pas encore trouvé de parti. Dans toute sa cour réunie, il n'arrive pas à en trouver un qui soit digne d'elle. Tout à coup, il m'aperçoit, moi, Paul Patry, dans un coin. Je faisais

mon petit paquet pour m'en aller. On ne m'avait pas même invité aux noces.

— Ma parole, crie le roi si fort que le château en a tremblé, regardez-moi-le donc, celui-là. Il est encore plus gêné que le petit teigneux; il ne cherche rien qu'à s'esquiver. Mais je l'ai reconnu: c'est un autre prince dé-métamorphosé. Ma fille, en veux-tu, ou n'en veux-tu pas ?

La princesse se tourne vers moi, elle ouvre les bras. Mais moi, j'ai fait la bêtise de prendre la poudre d'escampette. J'ai manqué la plus belle chance de ma vie.

À mon âge, il ne me reste plus qu'à vous le raconter.

## SOURCES

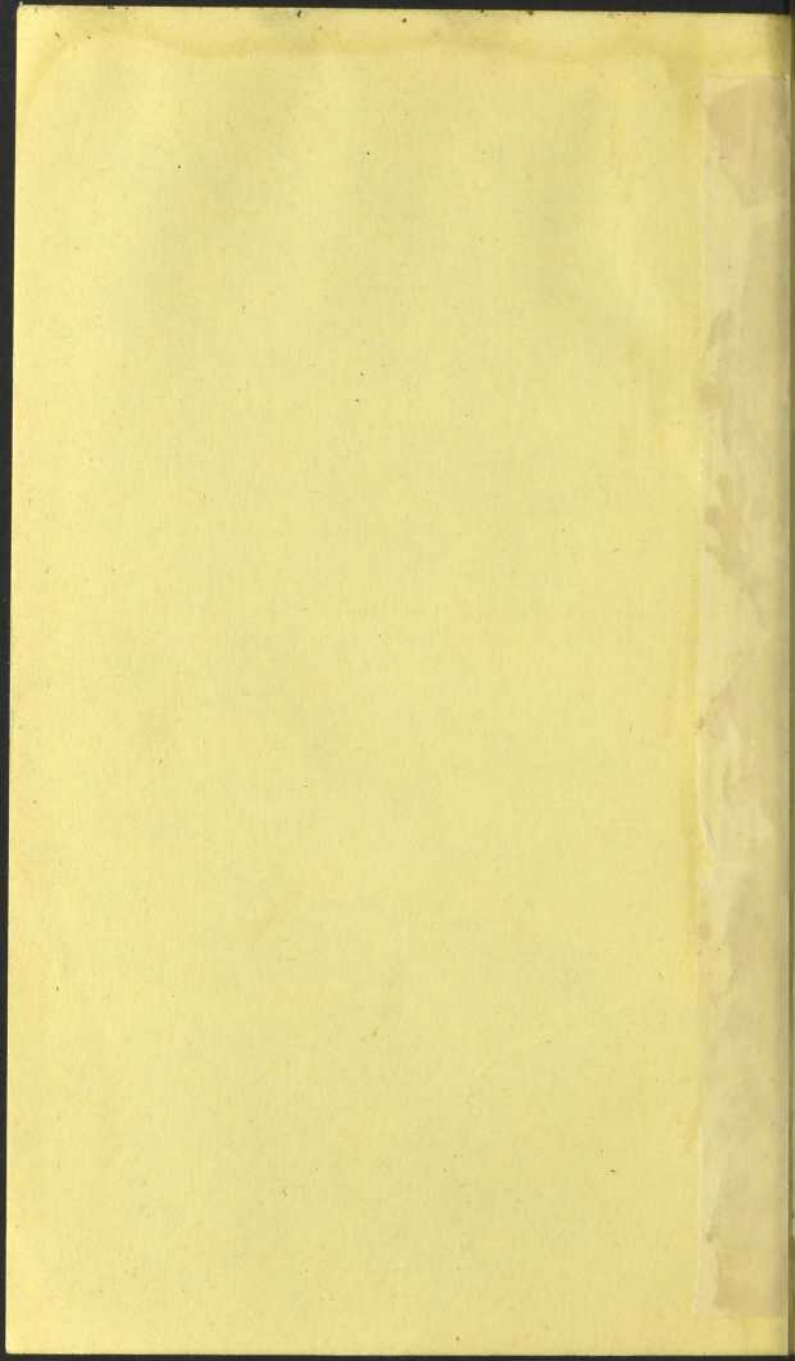
1. « L'Eau qui rajeunit » est une adaptation assez fidèle du conte de « Prince-Joseph » recueilli, en 1915, d'Achille Fournier, vieux conteur, à Sainte-Anne-de-la-Pocatière, et publié tel qu'il fut raconté, dans *The Journal of American Folk-lore*, janvier-mars 1917, pages 58-63.

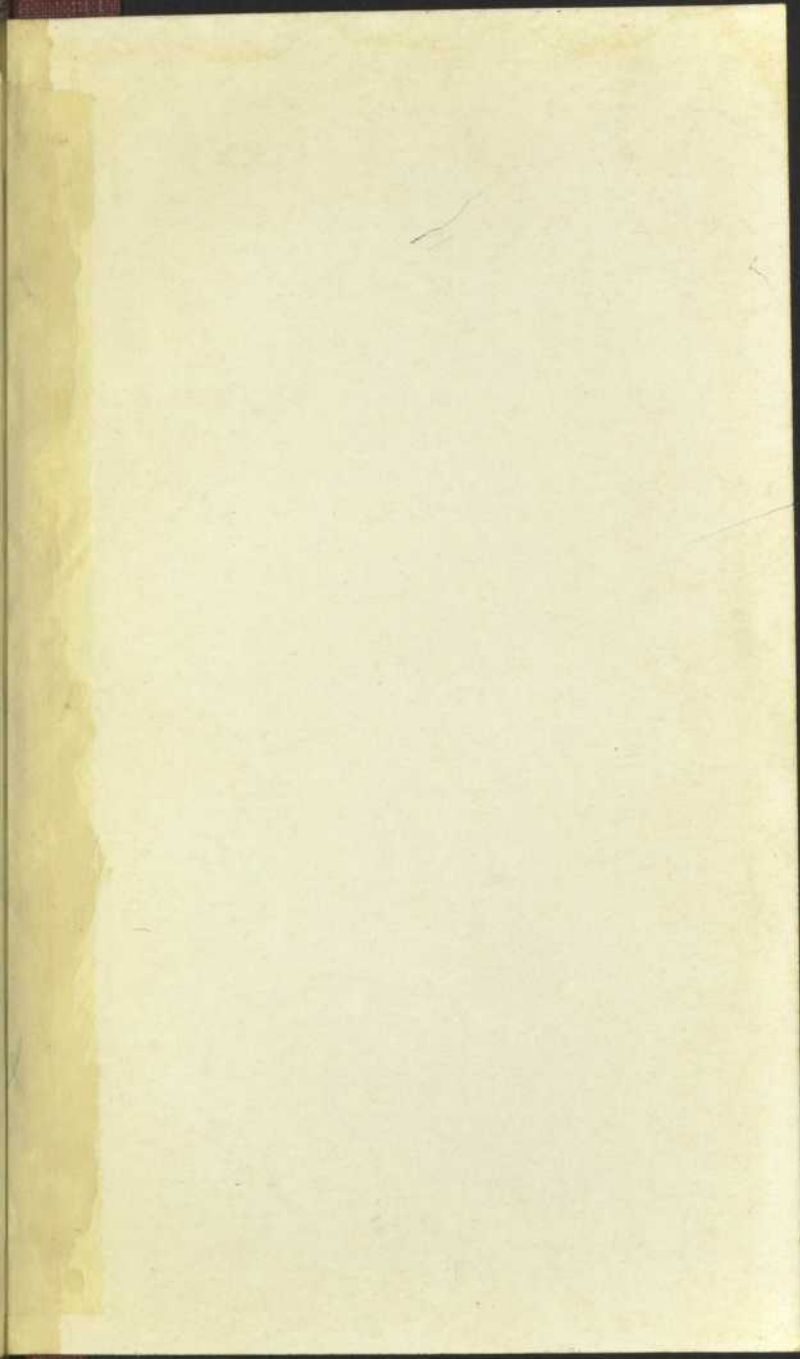
2. « Cheveux d'Or » est un conte populaire canadien de descendance française, comme la plupart des contes du même genre. Il fut publié tel que je l'ai recueilli en 1914, du vieux Paul Patry, de Saint-Victor, Beauce, au *Journal of American Folk-lore*, janvier-mars 1916, pages 37-41.

## TABLE DES MATIÈRES

L'eau qui rajeunit ... ..	3
Cheveux d'Or ... ..	30
Sources ... ..	61

*Achévé d'imprimer à Montréal (Canada)  
le dix août mil neuf cent cinquante  
sur les presses de Thérien Frères Limitée.*





## Les Contes du Grand-Père Sept-Heures

---

1ère Série : LE PHÉNIX DORÉ

2ème Série : LE FIN VOLEUR DE VALENCIENNE  
suivi de :

LA BELLE JARRETIÈRE VERTE

3ème Série : LA PRINCESSE DU TOMBOSO  
suivi de :

TARABON

LE DRAGON DE FEU

4ème Série : L'EAU QUI RAJEUNIT  
suivi de :

LES CHEVEUX D'OR

5ème Série : LA FONTAINE DE PARIS  
suivi de :

POISVERT JOUE DES TOURS

MONSIEUR MICHEL MORIN

LE BONHOMME OUI-OUI

LE BÂTON D'OR

L'OEUF DE JUMENT

LE P'TIT P'TIT MARI

JEAN BARIBEAU

6ème Série : LA BAGUE DE VERTU  
suivi de :

SALADE ET POMMES D'OR

THOMAS-BON-CHASSEUR

*Plusieurs autres séries en préparation*

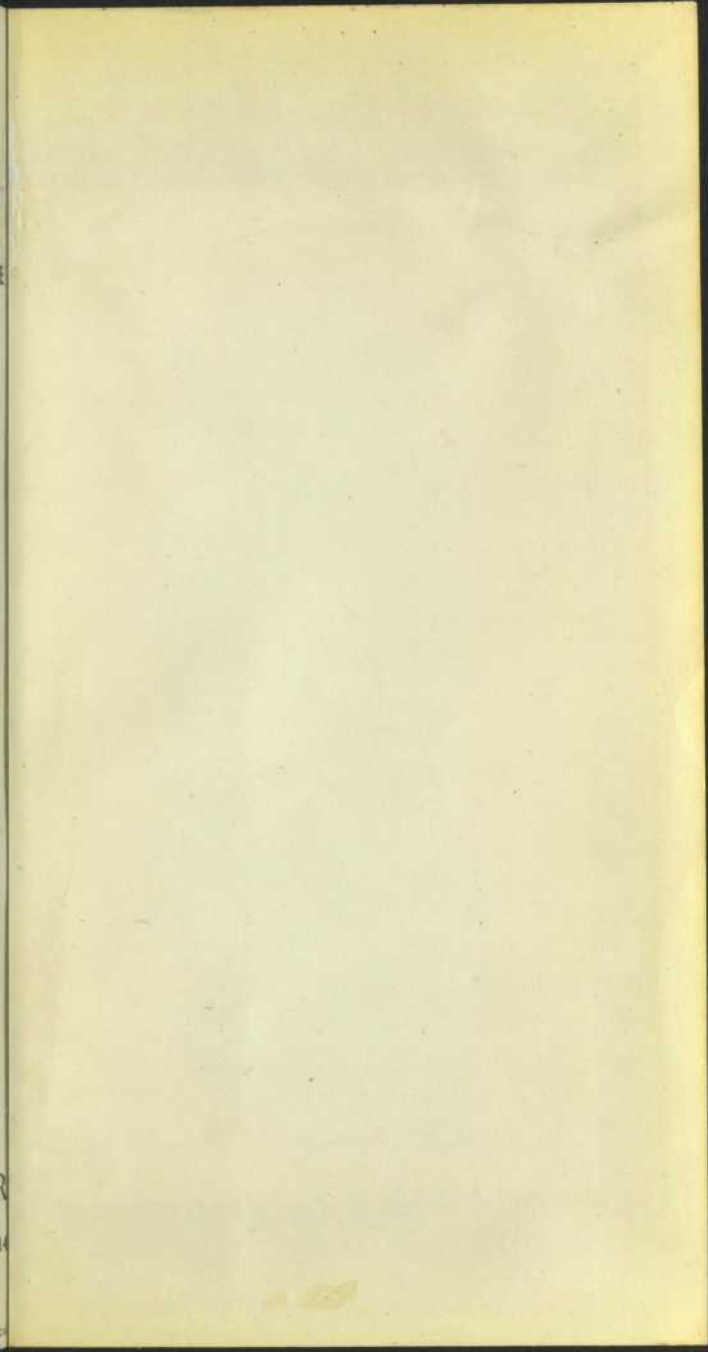
LES ÉDITIONS CHANTECLER

Ltée

8125, ST-LAURENT

MONTRÉAL-1

DUpont \* 5781

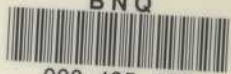




398.9  
B

275685  
V.4

BNQ



000 435 487